

Jean-Yves Cadoret

LA GRANDE PASSION

Poème

(extraits)

Mis en ligne le 28 mars 2015
Dernière mise à jour le 4 août 2022

à M. P.

PROLOGUE

I

*Comment chanterions-nous
sur une terre étrangère ?*

Psaume 137, *Chant de l'exilé*

Qui serai-je en terre étrangère - les regards ici ne parlent pas ma langue - ni ma timidité cette impasse où j'écris - ni ce fleuve qui n'a que des futurs non partagés - qui serai-je absent des chairs -

Ecolier des lèpres -

Qui serai-je moi-même qui ne me reconnais plus - et la langue étrangère de la lucidité me parle comme dans un rêve éveillé -

Quand donc ai-je perdu le lit que je partageais avec l'apparence - son haleine répondait de moi -

Resplendissant menteur -

Ses prévenants mensonges où sont-ils - et cet air qu'elle avait de perpétuelle enfance - ses mains d'amoureuse où sont-elles -

Où donc est-elle cette éternité qui s'annonce des interdits fidèles - et suis-je seul à l'écoute au cœur du poème - terre et bêche - navire et mer - ô si jamais vous aussi l'avez connue cette épopée - vous les regards - répondez -

Répondez -

Répondez - je le sais ce n'est pas ici non plus que se brisera le silence - et pourtant nous étions ensemble des voyages - et pourtant vous aussi revenez -

Nous revenons - mais de si loin qu'il ne nous souvient pas être jamais partis - nous revenons de telles planètes ignorantes de l'heure et des déluges que c'est désormais que le voyage commence -

Qui sait même si nous les avons vécus - cette Iliade indescriptible au-delà du verbe - au-dessus des saules - ce chant martial sous l'or des masques - ce don de l'amour et des certitudes -

Le retour est insaisissable - et les départs ne nous sont pas plus restés -

Timoniers du vide -

Nous ne rapportons rien sauf l'idée du pluriel peut-être - et une poignée d'images volées au temps - nous revenons des jours évadés et des sentiers naissants - et nous n'en avons ni la maîtrise ni l'oubli -

Et la croyance dans le sens unique de l'âge est étonnante avec laquelle nous acceptons le calvaire du retour - nos voyages nous sont dans l'ordre du monde -

Prisonniers modèles -

Nous pérennisons le mystère par la défense de l'instant - par la poursuite des aveux nous nous pénétrons de notre identité double - notre survie est fille de l'entreprise de dénonciation des voyages - et l'ordonnement de la parole l'éstran des marées sonores providentielles qui viendront recouvrir nos pardons et nos petits bonheurs -

Car nous sommes à la fois la barque et la houle - le périgée de la lune - le flot du verbe et le jusant de la mémoire - sur la guitare cet océan désaccordé - cette grève

épousée - il nous a fallu pour s'y noyer doubler l'horizon des souvenirs - revenir d'un autre temps et d'un autre visage -

Partir -

Traverser le désert prodigue de nos illusions - crier plus fort qu'on ne pouvait entendre - il nous a fallu prendre sur nous-mêmes - où donc aurions-nous sinon découvert cette nuit des fées dans le lac sombre du poème -

Ainsi -

Vivants en sursis -

Peu nous importent nos époques révolues - mais au contraire la raison – le principe - de la rupture -

Seuls nous inquiètent les leçons de la mémoire - et non pas ses mirages - nos erreurs - nos rapt - nos luttes - dans le poème qui se présente au seuil du voyage et nous répond seules nous inquiètent nos marches d'errance qui prodiguèrent les gouffres - seule la colère sans objet du cœur – les hasards de la guerre - et la citadelle des regards dans la ville immense où se défont les couples -

PREMIER VOYAGE

III

Dans la grotte on sacrifiait encore à la blancheur des stalactites –

Ensommeillés de notre gloire originelle – nos fêtes à fleur de poitrine – dans la tiédeur des chambres roses de la lumière lorsque c'étaient les montagnes déployées – et les rires – que nous habitions la joue des blés la nuit – moissons brillantes des gestes – laminaires brunes qui s'embrassent au fanage des cheveux – que c'étaient quotidiens miracles de soie – le vent modelait la robe des gerbes – nos paumes à l'écoute recelaient le mutisme duvetueux des vierges aux paupières de pomme – cierges recueillis des corps – pains rompus à l'office des étreintes – règne des rondeurs – fragrances – nos alarmes nous illuminaient – beaux comme une délivrance – majestueux – nous étions alors de genêts et d'aurore –

Complices des sèves –

Nous affamions l'espace – nous dédicacions les jardins – et vous jambes nues dans la grange filles de juin – cela a-t-il un sens vos hanches blanches – le tapis de vos muscles – vous étiez notre soleil – nos treilles – notre arrogance – et nos baisers faisaient trembler les reines –

Nos feux d'artifice annexaient la terre – dans le désordre et le balancement du désir notre incertitude était notre force – au bord de chavirer tout avait notre investiture –

Noël –

le gel –

Le froid nous surprit dans notre tour d'ivoire – et ce fut la première fois – où fimes-nous naufrage – ô *Titanic* de l'enfance - au large de quel pôle - on n'avait jamais franchi de seuil – et les salles se succédaient pourtant – salle des Géants – la Merveille – salle des Demoiselles – frisson des transparences – comme dans la grande maison de schiste rouge en haut de l'avenue – la lune y brillait les nuits bleues d'hiver où tout était au point de brisure – la musique avait un habit de verre – derrière la façade nos poings déchiquetaient la parade des monstres – tandis que des mains sans fin nous apprenaient la beauté –

La beauté nous éblouit et ce fut notre première dépossession – aveugles de tant de cristaux qu'ils faisaient jour en pleine nuit – faux jour – jour d'orgueil et d'angélisme – jour de cupidité – pour mieux supporter sa clarté nous avons cultivé la défiance – attisé notre soif de réponses – nous nous sommes méconnus pour mieux nous aimer – pour mieux posséder nous avons inventé la différence –

Et dans la grotte aux simulacres nous avons cru voir une morale – sans comprendre –

Apprentis du désert –

Que différencier c'était dévoiler la solitude – isoler – renoncer – chaque aube devint un combat – chaque acte un chemin de croix – et la sainteté reconnut le chemin de la mort – là où naguère n'étaient que formes – analogies – couleurs – tout

avait pris sentiment – tout portait jugement – tout était pur – dans cette débauche de
glace et d'éclat – ce fut notre première sécheresse –

Plus tard cherchant ses yeux nous vîmes la ville – « c'est dommage - dit-elle - je
n'aime pas les étoiles tristes » –

SECOND VOYAGE

V

La déchirure nous avait intimé de partir – et ce n'était en nous ni lâcheté ni sacerdoce – dans les amandiers en fleurs l'impassible soleil couchant d'hiver perpétrait notre mort – le sang réclamait la puissance - et non plus seulement l'océan – non plus seulement les vagues mais le mouvement – pour vivre nous allions devoir sans cesse briser le cadre des jours – trop de stupeur éclatait en trop d'artères – trop de colère – trop d'égoïsmes – d'avoir été si longtemps tenus à l'écart nous avions une telle soif de l'autre – une telle violence à l'instant de se découvrir – qu'il lui fallut un nom – et que ce n'est pas du verger accoutumé que surgit la question du savoir – mais de la tempête fluorescente –

Chasse-neige brisé le train s'était arrêté dans un relais perdu – les péniches du silence appréhendaient la nuit nue – la colline sans arbres avait allure de lune – alors - moiteur aux tempes du premier voyage - nous avons quitté le convoi – dans la conviction que le temps ni les mots n'effaceraient rien de la mémoire infléchie des anciennes moissons –

Les flocons tombaient dru – brouillant les pistes – le tourbillon de leur valse enterrait leurs traces sitôt qu'entrevus les amoureux – mais on voyait mal – et malgré leur démarche d'aveugles peut-être n'était-ce que des bêtes – pour nous ce fut l'heure d'hésiter –

Nous prîmes le chemin d'en face vers le dur – notre quatrième station – couloir d'avalanches – minéraux absolus – fougères de séracs – de la générosité en nous exigeait encore d'être tuée qui nous avait inculqué le sens du devoir – et nos flancs avides supplièrent l'orient du monde à l'unisson des chevaux –

Chevaliers combles et sans droits de leurs vœux inanes – inventeurs d'exploits aux crochets de la vanité –

Stoïques –

Nos oriflammes se déchiraient aux faites des mélèzes – le galop striait l'ombre – souffle court – sens en souffrance – mâchoires offertes au cinglage de la course – nous brandissions les blasons vermeils de l'enfance et des premiers sang-froid – sang-mêlé du Livre - de la fuite - et de l'ignorance de l'issue – nos interrogations prenaient chair – tandis que le hasard accumulait les faux témoignages d'une chevauchée vers l'aube prochaine –

Lorsque les montures s'écroulèrent – le vent tombé que la neige retrouva son rythme de crèche – nous avons jeté nos discours de joncs – et sommes montés à la hune – nous étions tous chevaliers célestiels – Simon noirs ployant sous la Croix - à nous désormais la quête et les clous - à nous la nuit - à nous l'an neuf où ce fut heure d'hurler avec les loups –

VII

A ce point la passion s'encalmine – le souffle rend gorge – les feux de l'horizon répondent à une histoire intérieure – et ce n'est pas notre histoire – les métaphores se défont – les regards nous fuient –

Contemporains de la succession des nuits que cherchons-nous donc – avares de mort à la coïncidence du verbe et de l'écriture – expliciter quel aboutissement – quelle parodie de morale – comme si nous ne savions pas qu'où tout est confession tout est défaite de soi – comme si le temps ne laissait pas de nous être suzerain –

Et de fixer le sillage l'abandon nous emporte – ces amers c'était le miracle des basaltes – ces digues pistes noires vers les volcans parfaits – plus un mur debout – plus une linaigrette – plus une blancheur – en ce dimanche du poème ce fut l'alarme – mais nous sommes restés sourds – la détresse des strophes avant-courait pourtant – mais nous n'avons pas su voir qu'au troisième voyage on nous aurait jeté par-dessus bord – au bastingage nos bavardages d'ailes n'étaient déjà plus que lettres mortes –

Où sont-elles nos portées de dunes – où ces accords élémentaires – les marées scandaient nos triomphes et nos débâcles – et l'octosyllabe facile – où sont nos talus et nos chemins creux – nos majuscules n'auront-elles été que bâton de Guignol – cette aisance aux cheveux fous dans la cour des rêves – ces roses de Lausanne – ces eaux – ces eaux où nous confondions nos rires – et confondus nos visages faisaient se lever le jour – confondus le chant et la voix – comme une lande des rigueurs et de la hantise du fond où tant de fois notre haute idée de nous-mêmes nous avait fait aborder – combien de fois l'avons-nous entendue – combien de fois avons-nous cru saisir ce final – le discours en nous sans cesse avançant – le rythme tendu se gonfle – se gonfle – soudain s'enfuit – doux se reprend – c'est découverte des corps – soulevés par quelle fougue solaire – et la course nous était insurmontable – aux prises avec quel acte de foi – quelle vierne – avec quelle Pâque de la musique – ah nous étions vraiment les enfants du conte –

Et voilà que sur la page ce n'était plus que chaîne brisée – avec une odeur d'après les repas s'évanouissaient les retours du refrain – soleils enterrés des impasses – plus rien ne vérifiait nos théorèmes – et nous n'avions plus accès même au mystère clos des reproches –

Les grands doutes vinrent – et les premiers pas dans le désert – les maîtres brutions précipitèrent l'échéance – nos regards se cramponnaient – première douleur de l'énergie du désespoir – au pittoresque – un perroquet vert sifflant la Marseillaise – l'orphéon des départs – le piège des mots savants – ces mots de nos vacances de peu –

Etrangers à nos propres pas –

Nous avons sacrifié à la présomption – fait taire notre cœur de sépulcre – le monde de torture – et le vent – ô sur les lâches il avait de telles sœurs – et nous luttions contre notre chair – imposions les athlètes – avec quelle hargne – marche impuissante au Golgotha – feux de Bengale des rectitudes – quelle petitesse –

L'éloquence ne pouvait pas plus assurer la relève – ces forces ennemies du ciel et de l'âge on avait cru que c'était chose de ciel fini – l'enchevêtrement d'élagage – et le retour de sourire – quelle église veillait donc alors à l'ordination de la peur – notre épouse – et qui donc pensions-nous duper – de quelle masse d'interrogations – il n'était qu'urgence de nous dévoiler – mais la faute à qui nous ne savions dire adieu – ni –

Courage -

TROISIEME VOYAGE

IX

Nous étions de ceux qui partent déchirés – ce n'est pas une image – pour un voyage on aurait donné la terre – endeuillé la mémoire – écoutez-là qui respire – et pourtant la souffrance en nous jamais ne s'usa – nous n'avons jamais été à la hauteur de notre durée – pourtant les retours nous écartelèrent –

Carrelets de la désespérance - quand on mit pied à terre la terre monta vers nous – au milieu des ruines s'improvisa le ballet des abandons – compagnons de cri c'était comme si nous n'avions plus droit de gouverner nos navires – à la rue c'en était fini des écoliers – il fallut bien baisser l'auvent – gueules de bois d'un alcool frelaté – compagnons d'équilibre – il fallut bien se persuader qu'on avait vécu de faux-semblants dans un monde de décors – ah n'avoir pas su vivre – et c'est trop déjà – n'avoir pas saisi notre importance – n'avoir enfanté que dérision –

Nous avons été de tous les hasards et de toutes les fiertés – de tous les paris – de toutes les bastilles – pour une saison –

Aimant –

Délivrés - par nous-mêmes déshérités – la mylonite de mai nous apprenait à présent honte de notre jeunesse –

Jeunesse –

Notre jeunesse – notre champagne – dites-moi ce ne fut jamais que le temps des erreurs et des salles froides – et sa couleur des après-midi de pluie – ses vaines angoisses – la tendresse envolée – les cathédrales de la cité amnésique – et nos paniques – devant nous comme un saule on efface la buée des calices – l'herbe du chant – sous les porches se blottissent les étudiantes aux lèvres d'eau nue – et le vent accrochait nos cheveux aux miroirs –

C'était une époque de grandes crues – digues rompues – des temps de mars – nos vérités s'effondraient – le Livre s'effeuillait aux peupliers – l'ironie du sort faisait part du divorce nocturne – on mariait la neige – et nous nous étions vitre où la femme est silence –

Dans la ville au pouvoir de ceux qu'alors nous étions naviguaient d'étranges horloges – psalmodie des heures – égarement des falaises – négation d'âme – d'étranges rosaces – à cette troisième chute nous eûmes pour la première fois idée que mots – crucifixion – fuites – intérieur – intégrité – crimes – tout était suspendu dans un second sacrifice de nous – les brasiers de la Commune avaient aboli les références – ç'avait été descente vers le vide – les pôles du verbe – intuition déduction – eux-mêmes se dérobaient à l'Univers – il n'y avait plus jour ni nuit – ni cause ni mensonge – il n'y aurait jamais de poésie définitive –

Et le retour du temple fut un poème sombre -

DERNIER VOYAGE

XII

Jusqu'à notre soif de dire qui s'est tarie – jusqu'aux parfums des peaux – jusqu'où irons-nous – vers quelle désincarnation – et l'écart se creusera-t-il toujours entre la parole et l'amour – la gloire et notre échec –

« Mais j'ai tant regretté les déesses disparues » - et c'était mentir – mensonge que notre aventure de misère et de démesure – si pauvres ces îles dans l'espace où frissonnent les églises – et cette messe de froid qui parle de bonsoirs – mensonge que nos destinées – des merveilles nous étaient offertes et nous n'avons su que nommer notre haine –

Combattants d'une cause perdue –

Nous ne sommes plus qu'un théâtre-sourire – chardons – revanche – le recul s'accentue d'avec notre siècle – l'émotion nous manque – et nous ne serons jamais que le roi déchu qui s'avance –

O toi qui fus la flamme – et nous marins dans les choses – pourquoi Maya nous trouvais-tu si beaux – dans la friche au-dessus du port ta poitrine veinée alléguait le désir – et la mer l'amour – au corps sa fierté rendue enfin répondait de lui-même – et tu nous apprenais ton audace – la chute du cou – tes doigts ces navires – et les nôtres crispés sur la conque lisse – soudain si haute ta faiblesse éclatante – tu savais si bien ne pas rire – ô Musique toi qui fus l'élan qui n'en finirait pas – toi lorsque c'était la beauté sans jamais l'illusion d'une morale – les barques tulipées – ce palais de poussière – herbes sèches – au ras ce désert d'espoir – et les maturités de juin – tu justifiais jusqu'au pluriel des gestes – et tout autour c'était le contraire du vide – le répit de lumière – lorsque c'était la guitare – et « bien sûr que ne s'oublie pas la tempête » - pourquoi la détresse des regards – ces feux de perdition dans la nuit – pourquoi la bonté – pourquoi toi qui fus la danse aussi dans ma tête ce ballet de mort – entre la vie Musique – et Maya la mort –

Nous avons été totalement plus loin – mais les vents contraires soufflaient trop fort sur Nólsoy – le brouillard disait la fin – le hasard perdu de cet autre de souffle au profit de l'ultime survivance –

Il nous reste du voyage les plumes des oiseaux morts – ma mort que je te dédie – et comme une crucifixion ce dernier soleil –

.....

Le soleil se couche comme la praline des aubes - un éclat de porcelaine - le soleil s'étale - se dépense sans compter - le soleil couchant sur la mer - et le ciel - l'impossible perfection palpable - je touche les nuages de bonheur et de larmes - immobiles - vivants - vivants - la mer noire et lourde - je brasse le vent - je suis seul avec la mer des hommes - le vent des voix - le vent du monde de nulle part - mais je sais d'où il vient - je pars - j'ai vu la mer - la mer et ses vagues - un ciel jaune et clair - et M. contre moi tremble des merveilles - j'ai vu la mer fécondée par le vent et les nuages d'un seul départ sans horizon - la mer entière - j'étais la mer - j'étais le ciel - et M. contre moi sourit des

*merveilles - nous étions le vent - la présence et l'abstraction - nous étions entiers du savoir de la nuit
et du vent des blancheurs - ignorants nous savions ce qu'ils ont vu les oiseaux - j'ai vu la mer entière
- M. rayonner de la lèvre des embruns - M. au cœur des merveilles auréolée des breuvages du temps
- et j'ai su l'éclair d'un orage le langage des goélands*

M/S Kronprins Frederik,
le 13 juillet 1969

XIII

Nous sommes montés vers la nuit – l’horizon descendait dans notre dos – débusqués des levrauts descellaient les ravines – la garrigue se refermait sur les chemins – les sources argentines – les bruits de la conscience – et la lune muette au souffle d’ombre – on aurait juré marcher dans l’Univers – et tout était fleuve d’été – plus rien n’avait réalité – tout était profondeur et bleu –

La fuite en avant solitaire nous avait conduits ici comme au terme du dernier voyage – et sur le Minervoï le soleil disait la souillure de la terre – la ligne droite des Causses nous avait fait peur – l’automobile ne répondait plus – plus rien déjà n’avait figure du monde d’ailleurs et d’autrefois –

Après la souffrance il fallait que ce fût l’heure d’en face nous autres – l’heure féroce de la lucidité et de l’exténuation du rythme lorsque cessent les sanglots – les mains retombent – et le jour qui vient s’annonce sans sommeil – l’heure d’eau dans le sentiment de soi – l’heure adulte –

A présent nous avons dépassé l’étage des cades – l’adret s’ouvre à l’altitude – l’air perd insensiblement ses parfums – les pierres de l’éboulis se dérobent sous nos talons – et nos lèvres tremblent de l’essoufflement de la course – chaque halte est un dernier poème – l’éveil – la révolte – la première mort - l’amour - l’éternité se resserre – la montagne se fane – le dénuement triomphe – la pente s’accroît encore à l’approche de la planète – et nous ne progressons plus que par instinct – les doigts saignent sous les ongles – l’écho renvoie nos râles – chaque battement de cœur gagné est une aube de dément – l’angoisse de ne pas – chant tué –

Lorsqu’enfin la main droite rencontre le vide un étranger en nous s’entend redire ses tempêtes – et cela semble d’une dérision immense – alors nous nous redressons – conscients tout à coup que notre mort est consommée –

Nous faisons face à la combe mondiale – les feux dans le noir brillent en-dessous de nous – un déluge d’échecs - comme une vie - nous emporte dans l’illumination d’un désespoir intelligent et définitif –

Il faut nous résigner à n’être que les témoins d’une raison de vivre consumée – il ne nous reste que les feux finissants – le désordre des vieillards – et le regard parfois d’une passante – une paix s’installe qui est de douleur – notre destin quitte nos doigts – nous appartenons déjà à l’Histoire –

Nous avons triché avec nous-mêmes – qui ne sommes pas nomades et avons été au catéchisme – nous nous sommes improvisés aventuriers pour ne rien voir – l’imposture sans excuse – le simulacre sans remède – nous avons confondu quantité et grandeur – mafia et fraternité – et sommes passés à côté de tout –

Enfants du mépris et de la peur –

Nous avons refusé d’être unique – touristes chez les saintes – sur un navire de solitude bavard jusqu’à la nausée – au fil d’avenues sans joie – nos tendresses furent prostitution – et nous aurons vécu sans déterrer l’amour –

Alors un jour il faudra bien finir par tout détruire – nous laisser tranquilles – vivre l'impossible monde sans inachèvement – un jour nous porterons des couronnes de louve – les colères d'hiver s'abattront sur le port – et nous célébrerons sur l'esplanade ventée l'office de la passion dans ses contrées les plus farouches – nous conjuguerons le grand noir sobre à l'espace des danseuses et des merles – nous dévoilerons les vitraux – nous briserons les ciboires – et dans la consécration de la mélancolie partout les dialogues regorgeront de velours et d'olives – des rouges chanteront sous les hosties – ce sera une terreur incroyablement belle – une invasion d'après les suicidés - il n'y aura plus enfin cette ville où dorment les femmes que nous n'avons pas su aimer -

EPILOGUE

Grand poème de l'attente

XIV

*« Que veux-tu qu'on fasse des yeux inquiets ? » disait-elle
En frappant ses masques on voyait encore dans la
Rue des enfants brisés...*

Lionel Ray, *Spectacle*,
in *Les métamorphoses du biographe*

Le cri s'éteint - le corps revient à lui - mais c'est un autre à l'instant qui vient d'ouvrir la bouche - les retours se sont multipliés mais au mépris de notre géographie - le port d'attache a disparu dans la confusion du discours - nous pensions écrire notre délivrance et n'avons réussi qu'à nous perdre -

Lorsque nous nous retournons c'est désormais le silence - nous n'appartenons plus au poème - son pays n'est plus qu'un champ de lave - sa lumière naît d'autres astres auxquels nous fûmes empruntés - comme ces enfants-là sous la fenêtre -

Une certaine parole en nous s'est épuisée - tribut du désert - et son écho parle d'une bonté dont je suis le dernier gardien -

Avec la nuit est venue la pluie - dans une odeur de ronce et de chatons - une touffeur de jungle - j'écoute un monde qui n'est plus le mien - des bêtes crient - j'écoute -

Vêtu de feuilles ruisselantes -

Un rêve de grandeur impossible - détrôné j'écoute mes émeutes -

Ecoutez-les grandir - écoutez promise - et sans cesse déliée de sa vivante promesse - une certaine liberté dont je fus l'amant - je me souviens de son ventre à mes lèvres - et de son visage de souffrance - offerte elle les reçoit pourtant comme au bout d'une saison sèche - elle les sait nécessaires - elle sait naître de son viol - assassinée mon aimée comme on s'incline - tes avant-bras lourds - quelle fièvre - je faisais l'amour avec mes prières - reins griffés - soudain la contraction des cuisses - crêtes des voyages - gémissement du flux - sur la grève écoutez comme il la soulève - sa longue plainte - et sous mes lèvres alors l'opulence de la mort -

C'est tuer l'indispensable - repaître les masques d'instant de la semence des libertés futures - imprimer leurs extases dans les châteaux d'oubli - redire toute étreinte d'avec la vie pour assurer sa victoire - c'est mourir l'indispensable - et je suis mort de mon emblavure en toi - ce souffle d'autrefois du poème écrit en même temps -

Le ciel s'est refermé - désolé j'écoute le ressac - tu sommeilles en travers moi d'un sommeil sans couleur - je regarde le noir - tout a fui - l'attente envahit notre chambre -

Les après-midi n'en finissent pas - la ponctuation des repas devant moi m'éprouve - les livres se répètent - et plus jamais je n'y trouve de prophéties - si parfois je m'allonge mes songes restent ouverts - en moi s'allume une volonté pure - et je pars à l'envers de mes vertiges -

J'existe par une absence – mon amour mort – ce pan de destinée sur toi rejeté plus tard comme un vide irremplaçable – cette femme dont j'ai violé la demeure – trahi la beauté – la douceur qu'elle avait de mon sillage dans ses golfes de chaleur – sa manière d'offre – elle me devêtait comme une fraternité – à l'heure des débauches et des peaux elle était un signe d'intelligence –

Ne dites pas que le poème l'a inventée – c'est le poème qui m'invente – j'existe par la création d'une absence – tête première je tombe dans l'abîme de mes doubles – il y a trop de mousse sur la forêt des nuits – trop de réponses à de fausses questions – il y a trop de pères –

Il n'y a pas un seul visage – il suffit d'un regard qui se brise – ou de cette camarade après la fête qui restait à mon côté – quand elle parle elle se penche – il suffit d'une courbe suspendue – que le soleil se couche – sous les lèvres le front des arbres – et la pourpre des pluriels – quand il n'y a d'un coup plus rien que l'anarchie de la joie et de la mort –

J'ai rêvé d'un poème qui serait la fin du monde – un poème sans frein – le temps cueilli – les civilisations débaptisées – le désir unanime – les musiques seraient de partir – on aurait pillé tous les vergers – exterminé le conditionnel – les philosophies seraient décisives – désensablés le verbe être et l'adjectif – les océans déborderaient la terre – et les jours ne seraient plus qu'une haute aurore d'alcôves purpurines – quelle liberté – d'être regardés l'invisible deviendrait chair – la rue amoureuse – le lit livre – le mouvement se déroulant immuable – et l'émotion – le recul – tout serait écriture de soi – et je serais moi-même l'

Histoire de mes peuples –

Ce rêve d'un poème qui serait Dieu –

La vie est la passion du Fils – mais des nuits naissent de si grands débris – et des lois tristes régissent nos maisons – à quoi bon la honte et l'espoir – on n'apprend que la fatigue – on ne fait que patienter – il n'y a pas de résurrection –

J'ai voulu posséder jusqu'à mes larmes – j'ai étreint mes doubles – à présent je suis plein de grilles et de corps d'enfants mortes – mon poème d'eau ne charrie que parricides et mises en terre – je n'ai découvert que mes théâtres – responsable du seul silence d'après les saisons je suis –

prêt pour les oiseaux

1970

Revu et corrigé en mars 2015

APPENDICE

NOTES DE TRAVAIL

**NOTE DU COMITE DE LECTURE
DES EDITIONS DE L'ATHANOR**

INCOTERM_s

**FEUILLE D'OR DU *CHEMIN DE LA CROIX*
DE PAUL CLAUDEL**

Il y a de l'Odyssée, de la Passion et de la quête du Graal dans ce vaste poème qui va déployant son interrogation fiévreuse en quatre « voyages » somptueux. Poème d'une recherche qui est tout à la fois celle d'une origine (ce temps mythique des commencements, de l'harmonie et de l'innocence), celle d'une solitude et d'une authenticité. L'effort du poète ne vise pas tant à ressusciter un passé perdu qu'il abhorre, qu'à ressaisir ce point de rupture à partir duquel le présent est devenu impossible. A cette malédiction « névrotique », que proposer comme remède, sinon cette soif d'un absolu de la poésie, ce désir d'un verbe définitif capable d'exorciser à jamais ce mal de l'existence, cette absence lancinante.

Pourtant cette quête forcenée, menée à travers des lacis de mémoire morte et les bosquets épineux du langage, est vouée, semble-t-il, à ne jamais aboutir. Cette passion ne connaît pas, à l'instar de celle du Christ, son moment de résurrection. Serait-ce pour n'avoir pas eu le courage d'assumer son génie jusqu'au bout ? On assiste à la mise en place d'une dialectique infernale qui va oscillant entre l'illusion dénoncée comme imposture génératrice d'un mépris de soi, entre la richesse du sens et l'insignifiance des mots : « Je n'ai découvert que mon théâtre », finira pas constater l'auteur, confronté à son échec, dérisoire et superbe.

*Comité de lecture des éditions de l'Athanos,
novembre 1975*

INCOTERMS

*Que sait-on
De l'import-export si risqué
Du souffle*

Werner Lambersy,
Dernières nouvelles d'Ulysse (p.76)

Dans *The waste land*, Eliot, un jour d'hiver où le brouillard noie la City, est invité à déjeuner par un certain Mr. Eugenides, un négociant smyrniote mal rasé dont la poche de veste est pleine de raisins secs *C.I.F. London*. Ce « C.I.F. London » est fascinant : non seulement Eliot, par cet incoterm trivial fiché dans la peau du poème, donne corps à l'étranger surgi du brouillard, mais il en fait un parangon d'homme venu de loin, car C.I.F. (Coût-Assurance-Fret en français) concentre en trois lettres la longue chaîne logistique des transports maritimes, de l'emballage dans les séchoirs d'Asie Mineure (la Catastrophe de Smyrne n'a pas encore eu lieu au moment où il écrit *The waste land*) jusqu'au règlement complet des formalités douanières et fiscales à l'importation dans les sombres officines londoniennes, en passant par tous les chargements, acheminements, transports, déchargements imaginables... (il faut dix étapes pour décrire les conditions internationales de vente).

Cet incoterm me ramène à un vieux projet de réécriture de *La grande passion* avec la grille des incoterms, qui couvraient à l'époque l'ensemble des stations du poème (ils sont au nombre de 11 depuis 2010, dont 4 réservés au transport maritime). Puisqu'à chaque station correspondait un « voyage », et que chaque voyage s'ajoutait au précédent pour constituer l'histoire de ma (jeune) vie, l'idée était de caractériser chacun par un incoterm, dont l'objectif est de répartir les charges entre vendeur et acheteur de part et d'autre des frontières.

J'imaginai évidemment qu'au départ, à l'usine, le vendeur (Dieu), qui savait son acheteur (moi) condamné d'avance, ne prenait en charge que l'emballage – et qu'il me rendait tous droits acquittés au moment de la mise en terre, puisqu'alors il m'aurait été bien difficile de régler quelque charge que ce fût. Entre les deux, il était loisible de filer la métaphore, non sans ironie : un chargement de croix franco transporteur, une rencontre avec Marie à l'aéroport, une troisième chute port payé et une crucifixion au lieu de destination...

PROLOGUE : **EXW** (A l'usine)

Condamnation à mort

PREMIER VOYAGE

FRC (Franco transporteur) **FCA**

Chargement de la croix

FOR (Franco wagon)

Première chute

FOA (Franco bord aéroport)

Rencontre avec Marie

SECOND VOYAGE

(FAS) Franco le long du navire

Simon de Cyrène

(FOB) Franco bord

Véronique

(CFR) Coût et fret

Seconde chute

TROISIEME VOYAGE

(CAF) Coût, assurance, fret **CIF**

Les filles de Jérusalem

(OCP) Fret/port payé **CPT**

Troisième chute

(CIP) Fret/port payé assurance comprise

Déponille

DERNIER VOYAGE (**DAT ? DAP ?**)

(EXS) Ex ship

Les clous

(EXQ) A quai

Crucifixion

(OAF) Rendu frontière

Descente de la croix

EPILOGUE : **(OOF)** Rendu droits acquittés **DDP**

Mise en terre

mars 1988 - décembre 2015

FEUILLE D'OR DU CHEMIN DE LA CROIX
DE PAUL CLAUDEL

I

Et l'on voit la foule qui crie et le juge qui se lave les mains
et la citadelle des regards dans la ville immense où se défont les couples

II

ce que nous voulons c'est remonter jusqu'à nous
Car il nous faut porter la croix avant que la croix nous porte.

III

Par le haut-le-cœur soudain et la chute à l'entrée de l'horrible Voie,
dans cette débauche de glace et d'éclat – ce fut notre première sécheresse

IV

nous étions parvenus jusqu'où la neige elle-même n'avait plus ses merveilles –
Voici au coin de la rue qui attend le Trésor de toute Pauvreté.

V

nous étions tous chevaliers célestiels, Simon noirs ployant sous la Croix
Afin que rien de la Croix ne traîne et ne soit perdu.

VI

Qu'il prenne garde à chacun de ses pas, car il est un signe.
quand on n'est d'aucun lieu, d'aucun cri, comment chanter [son] désaccord

VII

la faute à qui nous ne savions dire adieu ni courage
Ce n'est plus sur les genoux qu'on tombe, c'est sur le visage.

VIII

Quel est-il donc, le danger dont nous avons été rachetés à un tel prix ?
filles de Jérusalem cachez vos larmes – la ville a désormais des lumières sur les
rivières et des arbres inconnus

IX

quand on mit pied à terre la terre monta vers nous
« Mourons donc, car il est plus facile d'être à plat ventre que debout. »

X

... ils ont tout pris
La vêtue qui tient à la chair -
se défaire de soi cela s'appelle vivre

XI

Le pays intérieur n'a d'autres rythmes que les déchirures
Ce Dieu est assez pour moi qui tient entre quatre clous.

XII

Est-ce moi qui manque avant que tout soit consommé ?

Il nous reste du voyage les plumes des oiseaux morts, ma mort que je te dédie et
comme une crucifixion ce dernier soleil

XIII

Comme elle l'accepta, promis, elle le reçoit, consommé.

une paix s'installe qui est de douleur, notre destin quitte nos doigts, nous
appartenons déjà à l'Histoire

XIV

Ce n'est pas seulement ce sépulcre neuf, c'est ma chair,

c'est mourir l'indispensable – et je suis mort de mon emblavure en toi

Août 2021

PROLOGUE

I Qui serai-je en terre étrangère

PREMIER VOYAGE

II Nous dormions

III Dans la grotte on sacrifiait encore

IV C'était une nuit semblable

SECOND VOYAGE

V La déchirure nous avait intimé de partir

VI Découvrir c'était combattre avec l'Ange

VII A ce point la passion s'encalmine

TROISIEME VOYAGE

VIII Certains d'entre nous se sont levés

IX Nous étions de ceux qui partent

X Les peuples se perdent

DERNIER VOYAGE

XI Péripétie des aubes

XII Jusqu'à notre soif de dire

XIII Nous sommes montés vers la nuit

EPILOGUE

XIV Le cri s'éteint

APPENDICE